

Jean-Guillaume Lanuque est enseignant le jour, et science-fictionniste la nuit. Il écrit des critiques dans Galaxies, anime dans la même revue avec Jean-Michel Calvez la rubrique « Musique & SF », dirige les anthologies Dimension Merveilleux scientifique chez Rivière blanche et effectue des recherches sur les liens entre science-fiction et politique... Sans oublier l'écriture de nouvelles !

Jean-Guillaume Lanuque : « ...Ces myriades d'étoiles rouges dans le ciel ! »

« Souvenez-vous, au cours de la lecture, que cette histoire ne se situe pas exactement dans l'Union des Républiques socialistes soviétiques telle que décrite par les historiens, mais seulement dans quelque royaume voisin ; aussi près qu'un souhait peut s'approcher de la réalité, et tout aussi loin. »

Francis Spufford,
Capital rouge. Un conte soviétique, Paris, L'Aube, 2016
(2010 pour l'édition originale), p. 11-12

L'éclat rouge persistait dans la nuit durant quelques secondes, avant de s'éteindre. Puis le cycle régulier reprenait. Le contraste avec les lueurs de la voûte céleste, plus froides et stables, était patent. Luis, la cigarette toujours à la main, remonta le col de sa veste rembourrée. Surtout en plein hiver austral, le désert d'Atacama se faisait coupant la nuit venue. Autour de lui, seul le bruit des radiotélescopes modifiant automatiquement leur position rompait le silence à la pureté presque irréaliste. Il faillit jeter au sol son mégot, mais retint son geste au dernier moment. L'endroit était pour lui sacré : sous ses pieds, des grains de sable par millions, autant d'histoires du passé à raconter, parmi lesquelles la sienne... et celle de Tamara. Il eut un ultime regard pour le ciel, à la force écrasante, puis retourna vers la porte du bâtiment de contrôle où il était de garde. La pause était terminée.

Le contraste avec l'extérieur lui faisait toujours un choc. La chaleur dégagée par les ordinateurs, mêlée à des relents de mafé (ce mélange à 2/3 de maté et 1/3 de café, si populaire depuis les années 70), donnait l'impression de pénétrer dans un sauna de troisième zone. Et voilà que le son s'y mettait aussi. Des ahanelements répétés ne laissant aucun doute sur leur nature. En soupirant, Luis avança, détournant la tête juste ce qu'il fallait pour rester diplomate. Ce qui n'empêchait pas son imagination de combler le vide : son collègue Miguel, érotomane patenté, en train de se masturber devant une énième vidéo porno. Luis eut au moins la politesse d'attendre qu'il ait fini son exercice avant de l'interpeller.

- Miguel, tu pourrais pas lever le pied ?
- Oh, mon pote, c'est plutôt cette charmante jeune femme qui prend le sien, si tu veux tout savoir !
- Un de ces jours, tu te feras prendre par la police de la Ceska !

Tournant enfin la tête vers son camarade, Luis vit que son écran affichait désormais des calculs de positions astronomiques, lui-même se fendant de quelques mouvements de gymnastique.

- Arrête, tu sais bien que j'ai mes contacts pour contourner les traqueurs. Je peux te brancher, tu sais ?
- Non merci ! lui asséna Luis d'un ton définitif, avant de reprendre place sur sa chaise roulante.

Reprenant sa myshka en main, il fit disparaître l'économiseur et retrouva les triangulations qu'il devait effectuer cette nuit. La radio, une fois rallumée, diffusait « Ecartez ces gueux ! », ce tube français qui avait, par la grâce du verdict démocratique, concouru et triomphé à l'Eurovision 1999. Johnny Hallyday avait su, avec son ironie habituelle, brocarder tous les hypocrites qui, sous des dehors d'égalitarisme, conservaient en leur for intérieur un vrai mépris de classe... Un petit détour par sa messagerie personnelle juste avant de reprendre les choses sérieuses. Sait-on jamais, Tamara aurait pu, comme Miguel, contourner les barrières de sécurité de la Ceska ? Il ne louerait jamais assez ces échanges de coopérants soviéto-chiliens, qui avaient permis cette rencontre amoureuse entre une cosmonaute prodige et un astronome basique. Un seul nouveau message, et d'un expéditeur auquel il ne s'attendait absolument pas...

Par la baie vitrée, Luis avait une vue plongeante sur la Cordillère des Andes, ses sommets enneigés dont la brillance était magnifiée par les rayons du soleil levant. Levé très tôt ce matin, il avait juste eu le temps d'avaler un rapide en-cas avant de se rendre en train jusqu'à l'aérodrome. La vibration du dirigeable était à peine sensible sous ses pieds. Impossible de se lasser d'un tel panorama. Il aurait d'ailleurs tout le temps pour en profiter : l'appareil ne devait se poser à Detroit que dans deux jours. Faisant volte-face, il saisit du regard le vaste salon voyageurs, où la plupart des tables étaient occupées. Placé à la proue du dirigeable, il offrait une vue unique à 180°. Près de la porte d'accès, un écran de télévision diffusait *Bakou*, le fameux feuilleton des années 80 « à l'univers impitoyable ». Luis hésitait entre dédain pour un programme légèrement ringard, et nostalgie de sa jeunesse. A l'insu de ses parents, il se glissait derrière le canapé familial, à l'heure du sommeil, et suivait ces rocambolesques aventures de deux familles d'exploitants de pétrole, l'une arménienne, l'autre géorgienne, dans la cité de la Caspienne, capitale de l'or noir en ce début de XXe siècle. Il avait encore un pincement au cœur en se remémorant l'émotion puissante ressentie à la fin de ce mythique épisode dans lequel le méchant emblématique, le géorgien Jacob Rioutinsvili, dit J.R., avait reçu ce coup de feu mortel d'une main invisible... Il se lassa pourtant vite de cette plongée sans filtre mélioratif dans le passé. Déplaçant un des sièges vers les parois vitrées, il s'installa au mieux pour savourer le paysage. Le temps était dégagé, et avec un peu d'attention, on pouvait distinguer, au-delà des pentes, la vallée chilienne, ses stries vertes et bleues. Quelle chance il avait d'être né au Chili ! A partir de l'accession au pouvoir de la gauche unie dirigée par Salvador Allende, en 1970, le pays s'était engagé dans de profondes réformes sociétales, déjouant les tentatives de *pronunciamentos* militaires, comme le 11 septembre 1973, où la tentative de coup d'Etat du général et ministre Pinochet avait été écrasée en quelques heures. « El pueblo unido jamás sera vencido ! », comme l'avait scandé le président le soir même du balcon de la Moneda. Dès le milieu des années 1970, l'économie planifiée autogestionnaire avait commencé à porter ses fruits, grâce en particulier au projet Cybersyn. Cette informatisation du fonctionnement de l'économie, conduite en s'inspirant des leçons de l'URSS enrichies par le génie libertaire de certains touche-à-tout californiens, associée à l'investissement d'un nombre croissant de travailleurs à qui l'on donnait enfin un pouvoir réel, avait fait du Chili, dès les années 1980, la première puissance économique du Cône sud. Il avait été alors aisé de rassembler la plupart des pays d'Amérique latine dans ce qui allait devenir la CESA, la Confédération des Etats socialistes d'Amérique, inspiratrice de la CES (Communauté des Etats socialistes) d'Europe. Allende en fut nommé président d'honneur en 1994, lors de l'intégration du Panama ; trois ans avant sa mort, ce fut une belle reconnaissance de son œuvre. 1997 signa également l'abandon de la monnaie pour les échanges, une innovation sans précédent ; le congé exceptionnel d'une semaine pris par Luis pour ce voyage lui avait ainsi coûté deux jours de travail supplémentaire (en plus de la ponction sur ses congés payés). Si le Paraguay avait fait le choix de la neutralité, le Brésil celui du fascisme, le kyste du continent demeurait l'Argentine, en proie à une guerre civile meurtrière de basse intensité, véritable pays tampon entre Chili et Brésil. C'est d'ailleurs ce dernier qui avait importé le conflit en Argentine, poussé par les *Chicago boys* et la pression démographique des émigrés blancs d'Afrique du sud. Quant aux Caraïbes, demeurées sous influence étatsunienne pendant si longtemps, suite au débarquement des GI à Cuba de 1962 et la mort de Castro à La Havane, elles n'avaient connu une vague de soulèvements populaires qu'à compter de 1989. Mais d'un mal peut sortir un bien, puisque c'est cette intervention directe de Washington à Cuba qui avait provoqué une onde de choc en faveur de la gauche de la Patagonie au Mexique. L'évocation de ce dernier pays stimula l'appétit de Luis, le décidant à aller se régaler d'un bon taco.

Une fois attablé dans la cafétéria, il sortit de sa poche le message imprimé reçu à Atacama. Un message incompréhensible pour tout autre que lui et ses amis les plus proches. « *Posadas est resuscité. Obligation de plonger dans le trou noir.* » Il avait suivi un cursus d'astronomie en Californie indépendante, de 1988 à 1993. C'est là qu'il avait noué des liens d'amitié indéfectibles avec trois autres étudiants, partenaires de colocation : Lawrence, l'africain-américain féru d'informatique, héritier de la vague sécessionniste qui avait touché nombre de métropoles américaines autour de 1967 ; Timothy, alias Tim, passionné de sociologie et d'anthropologie ; Aaron, enfin, surnommé « le juif errant », engagé dans le développement des nouvelles technologies énergétiques. C'était l'époque où le programme spatial soviétique franchissait de nouveaux seuils. La mise en service des navettes Burane à la fin des années

1970 avait permis l'extension de la base lunaire originelle, devenue Lunapolis, première métropole humaine installée sur un autre astre. Les missions habitées vers Vénus avaient également conduit à la mise en place d'une station dans la haute-atmosphère de notre voisine, ouvrant sur de nouvelles découvertes. Enfin, les perspectives avancées concernaient alors la construction de gigantesques panneaux solaires orbitant la Terre et d'expéditions vers Mars et le système solaire extérieur. Une telle vitalité stimulait l'imaginaire, pour des jeunes adultes grands amateurs de science-fiction, qui ne rataient aucun des prix Efremov, fameuse récompense ayant détrôné le prix Hugo, et décernée aux œuvres écrites ou traduites dans une des nombreuses langues de l'URSS. La vitalité de celle-ci contrastait ainsi avec l'émiettement de la puissance américaine, confrontée en de début de décennie nouvelle à la « guerre du golfe » avec le Mexique, qui parvint à reprendre une partie des terres perdues au milieu du XIXe siècle. Et puis, il y avait eu en 1991 la parution du livre de Francis Fukuyama, universitaire californien, *Les fins de l'histoire et les premiers hommes*. Un best-seller qu'ils avaient tous lu et relu, discutant sans fin ses analyses lors de soirées volontiers éthyliques. Fukuyama y affirmait en effet la victoire inéluctable et logique du socialisme à l'échelle mondiale, et postulait l'émergence d'une humanité adaptée à l'âge de l'espace dans lequel nous étions entrés. C'est dans ce contexte qu'ils avaient découvert l'existence de Posadas et du posadisme, un courant trotskyste ayant connu un certain succès dans les années 1960, dont les militants s'intégrèrent généralement aux mouvements unitaires nés sur le modèle de l'Unité populaire. Posadas, leur théoricien argentin, considérait que les extra-terrestres, s'ils existaient, avaient nécessairement atteint le stade du communisme, acquis une forme de maturité civilisationnelle leur permettant un grand bond technologique. Une variété de métissage américain entre science, politique et imaginaire qui offrait un apport différent de la domination soviétique et eurasiatique en la matière. Posadas était mort en 1980, et nombre de ses organisations s'étaient transformées en groupuscules fétichisant sa pensée, mais avec ses amis, Luis avait convenu d'un mot de passe à utiliser en cas de problème grave. C'était l'âge de toutes les promesses, de tous les engagements à la vie à la mort, et cette improbable résurrection de Posadas devait être complétée par le lieu où se retrouver. Pour le Chili de Luis, le nom de code était « la bande bleue », et pour le Detroit dont Lawrence était originaire, « le trou noir » ...

Un coup à gauche

Le choc, la tête qui part en arrière

Le sang refluant, tous les organes que l'on rejette

La souffrance, la SouFraNce, la SOUFFRANCE !

Et la difficulté à demeurer consciente, tout ça pour QUOI ?

Un coup à droite

Le choc, la tête qui part en arrière

Cette fois plus que jamais, Tamara accueillit la fin de son entraînement quotidien à la centrifugeuse avec soulagement. Était-ce ses pensées, particulièrement centrées depuis hier sur Luis ? Le souvenir des bande-dessinées partagées avec elle, lors de leur dernier séjour, ces fascicules qu'il collectionnait et qui amplifiait le péril fasciste, l'étendant à l'essentiel de l'Amérique latine ? Elle avait été surtout marquée par ces séances de torture gratuite, ces militants jetés dans l'océan du haut d'hélicoptères... Les scénaristes avaient décidément une imagination sans borne ! Le fascisme était toujours bien là, c'est vrai, au Brésil surtout : c'est contre le pouvoir des colonels tentant de s'étendre en Argentine que la sœur aînée de Luis avait perdu la vie dans une des guérillas révolutionnaires. Sans oublier le Japon replié sur lui-même, ou le sud des Etats-Unis... Mais l'histoire avait tranché : les fascistes n'étaient que les ultimes convulsions d'un régime capitaliste en bout de course. En actionnant le jet de douche, Tamara préféra fixer son attention sur la mission, cet immense espoir susceptible de souder encore davantage l'humanité. Et pendant que les gouttes d'eau brûlante attendrissaient son épiderme mat, dévalaient sur les globes fermes de ses seins, se perdaient dans la grille d'évacuation, elle était déjà dans la fusée en partance de la Cité des étoiles, les gouttes de gaz devenant flammes, attendrissant le sol bétonné, dévalant sur les flancs lisses de l'appareil, se perdant dans les grilles des échafaudages tombés au sol...

LA SUITE DANS LE RECUEIL